

sion s'élevait, la religieuse intervenait et s'efforçait de faire entrer dans ces têtes brouillonnes un peu d'équité.

Ces exercices avaient été des plus salutaires pour Claudinet ; ses muscles se formaient ; il grandissait sans avoir de ces accès de fièvre qui inquiétaient tant Rose Fouilloux.

Déjà le personnel de la salle avait été renouvelé trois ou quatre fois ; seul Claudinet demeurait.

Un jour, le docteur Beautreillis dit à la sœur :

— Dans une huitaine, il faudra qu'il parte à son tour.

L'enfant entendit ces mots ; il tomba dans une morne tristesse qui eut pour effet une rechute.

Sœur Simplice en fut très affectée. Le médecin recommença le traitement qu'il avait abandonné ; mais Claudinet resta un grand mois au lit.

Enfin, ses forces revinrent progressivement ; il se leva et entra en convalescence.

— Une autre fois, se dit le docteur, je parlerai moins haut. . . . Je ne puis pourtant pas garder éternellement ce pauvre petit.

L'hiver était arrivé ; on approchait de la Noël. Sœur Simplice devint triste à son tour. La maison mère l'avait avertie qu'elle avait à se tenir prête à partir au début de l'année suivante.

Elle obéirait dès que l'ordre formel lui parviendrait. Elle irait ailleurs porter ses consolations et faire entendre la divine parole.

Sœur Simplice soupirait en pensant que si elle devait toujours trouver des infortunes à soulager, elle allait être forcée de se séparer de Claudinet.

Le devoir parlait ; la religieuse se résigna ; mais avant de quitter ses chers petits protégés, elle eut une idée évangélique, prouvant à quel point elle pratiquait les maximes du Christ.

Les enfants étaient au réfectoire, où ils se rassasiaient joyeusement, car on leur donnait tout ce qui était nécessaire pour leur faire perdre le souvenir de leurs privations antérieures.

Sœur Simplice leur dit :

— Voulez-vous me faire un grand plaisir ?

— Oui, ma sœur, répondirent tous les petits.

— Et me causer une réelle joie ?

— Pour sûr ! . . .

— Eh bien ! Ecoutez-moi. . . . Vous êtes très pauvres, mes enfants ; plus d'un d'entre vous a connu la misère avant d'entrer ici. . . . Vous êtes-vous dit quelquefois qu'il y avait de petits êtres plus malheureux que vous ?

Attentifs, les bambins écoutaient. Les uns ne comprenaient pas encore, mais d'autres, à l'intelligence plus ouverte, sentaient passer en eux un léger frémissement.

Sœur Simplice poursuivit :

— Avez-vous pensé que, vous aussi, vous pourriez faire la charité ?

Ils se regardèrent, de plus en plus impressionnés.

— L'hospice vous a habillés quand on vous a recueillis. . . . Vous avez de belles blouses bleues, du linge neuf, des chaussures en bon état.

— C'est vrai ! reconnut le plus âgé des enfants. . . . Je n'ai jamais été aussi bien mis.

Et il ajouta avec l'accent inimitable de Gavroche :

— Je ressemble maintenant à un fils de propriétaire. . . . Quand je suis arrivé, j'étais en guenilles.

— Moi, dit un second, j'avais encore un bon pantalon.

— Moi, dit un troisième, j'avais un tricot de laine qui n'était pas encore usé.

Sœur Simplice les laissa dire, puis elle leur dit :

— Vous voyez bien, mes chers petits, qu'il vous est possible de faire l'aumône.

— Et comment ?

— En offrant les effets que vous ne mettez plus à quelques petits déshérités du quartier.

— Bien sûr ! approuva Claudinet.

Les gamins ne demandaient pas mieux. Désormais, ils ne porteraient plus que les objets qui leur seraient délivrés par l'administration ; en outre les effets ou les chaussures qui restaient leur propriété deviendraient vite trop étroits.

Sœur Simplice s'écria :

— Songez avec quelle reconnaissance vos humbles cadeaux seront acceptés.

Claudinet battit des mains :

— Sœur Simplice, s'écria-t-il, j'avais un beau paletot et une belle culotte, sans compter le reste, quand on m'a amené ici. . . . J'offrirai tout de bon cœur.

— Nous aussi, firent ses petits compagnons enthousiasmés.

— Oui, mais, objecta le plus grand, est-ce que le directeur nous le permettra ?

— J'y compte, répondit la bonne religieuse. . . . Vous savez, mes enfants, que celui qui donne aux pauvres prête à Dieu.

Les petits malheureux approuvèrent de la tête ; ils se sentaient fiers de pouvoir donner une preuve de générosité, et faire la charité à leur tour, si déshérités qu'ils fussent.

Tous eurent le cœur plein d'une douce et saine joie ; ceux qui luttèrent contre de fâcheux instincts se sentirent aussi bien transformés que les autres.

Sœur Simplice, radieuse, se rendait compte de ce qui se passait dans l'esprit de ses pensionnaires ; elle se disait une fois de plus que l'on obtient de l'enfance tout ce qu'on veut en la prenant par le cœur.

— Mes amis, ajouta-t-elle, pour vous prouver qu'une bonne action est toujours récompensée, je vous annonce que, le jour de Noël, choisi par vous pour la distribution de vos vêtements, nous organiserons une petite fête, à laquelle nous convierons les enfants du quartier qui bénéficieront de vos largesses.

— Y aura-t-il des gâteaux, sœur Simplice ?

— Certainement.

— Y aura-t-il des confitures ?

— Bien sûr.

— Est-ce qu'on nous donnera du vin ? demanda un gringalet, qui annonçait déjà son goût pour le jus de la vigne.

— Il y en aura.

Le gringalet se passa la langue sur les lèvres, comme s'il savourait déjà un Reginlard de l'avenir.

— On chantera ? questionna un futur ami des arts.

Sœur Simplice répondit encore affirmativement.

Pendant quelques instants, ce fut du délire. Les infortunés ne savaient plus ce que c'était que de se réjouir aussi complètement.

Le programme leur parut magnifique. Ils voulaient tous embrasser la sœur qui leur ménageait une aussi heureuse surprise.

Cependant, le plus grand, qui avait déjà parlé tout à l'heure, posa de nouveau une question :

— Le directeur voudra-t-il que nous nous amusions ?

— Je crois pouvoir répondre de son consentement, répliqua la sœur, à la satisfaction générale.

Elle se proposait de choisir pour intermédiaire le bon Dr Beautreillis, qui obtenait tout ce qu'il voulait des administrateurs de l'hospice.

Avec sa barbe farouche, ses propos de libre-penseur et sa prétendue rigidité, il ne savait rien refuser à la sœur, car il trouvait constamment en elle la plus dévouée collaboratrice.

C'était en suivant ponctuellement les instructions du médecin que la religieuse avait arraché à la mort plus d'un jeune hosp talisé.

Beautreillis déclarait que c'était à elle seule que l'enfant était redevable de la vie ; sœur Simplice attribuait tout le mérite au savant docteur ; de guerre lasse et pour clore la discussion, la religieuse affirmait que la volonté céleste avait tout fait.

Le médecin ne répliquait rien ; il s'en allait, exhalant sa mauvaise humeur dans l'escalier.

Claudinet n'avait-il pas été sauvé dans des circonstances analogues ?

La sainte fille ne se trompait pas. Le docteur Beautreillis approuva très fort l'idée et il l'exposa au directeur.

Celui-ci ne s'opposa pas du tout à l'exécution du programme, mais en fonctionnaire économe et avisé, il prévint le médecin que le budget de la maison ne prévoyait dans une pareille liesse et qu'il ne s'engageait pas à fournir les suppléments obligés.

Beautreillis se mit à rire de bon cœur. La douzaine de gamins dont il s'agissait, en admettant qu'elle reçut un nombre égal d'invités n'exigeait pas une orgie sardanapalesque.

On tirerait intelligemment parti des ressources fournies par l'infirmerie ; si le besoin probable d'ajouter quelques pièces blanches se faisait sentir, le docteur, bien qu'il ne nageât pas dans l'opulence, fouillerait au plus profond de ses poches et tout marcherait à souhait.

Pendant une semaine, tous les commensaux de la salle Saint-Nicolas s'entretenaient des réjouissances projetées.

Du matin au soir, c'était l'unique sujet de conversation. Aussi n'y eut-il aucune velléité d'insubordination et la sagesse la plus exemplaire régna-t-elle parmi ce petit royaume.

Le docteur avait dû se charger des invitations. Il s'était rendu à la mairie de l'arrondissement et il avait raconté sa mission au premier adjoint qui était son client.

Celui-ci n'avait que l'embarras du choix pour fournir les douze petits misérables ; c'était précisément à ce choix que tenait Beautreillis.

Il était entendu que l'on choisirait les plus besogneux, mais encore fallait-il qu'ils ne fussent pas les plus horribles voyous du quartier.